

André Roger

Rue du Bon Dieu

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Yannick Ryckelynck, 2017

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

La librairie d'André, conformément à ses principes anarchistes, n'a jamais été un modèle d'ordre, mais la vitrine fracassée, les rayonnages dévastés et les livres jonchant le sol signifient malheureusement que ce que j'ai entendu à la radio il y a quelques minutes est exact : mon vieil ami, qui m'a tant parlé de la guerre d'Espagne et des « fanatiques » de l'Eglise catholique, vient de tomber sous les balles d'autres fous de Dieu se réclamant d'Allah. Devant l'immeuble, le gyrophare d'un véhicule des pompiers illumine une scène de guerre mieux que l'aube blafarde qui peine à percer les nuages de pollution. Le camion rouge est là pour prendre en charge André. Cette vieille crapule libertaire me fera décidément toutes les vacheries possibles : se faire blesser par balles, alors que les flics refusent obstinément de me laisser approcher et que personne ne me donnera de ses nouvelles sous prétexte que je ne suis pas de sa famille ! Mais quelle famille s'inquiètera de son sort, lui dont la compagne et l'enfant sont morts il y a des années, victimes de cette civilisation de la bagnole qu'il exècre ! Je sais trop que ses airs de matamore espagnol ne sont qu'une façade, et pas seulement parce qu'il est né à Paris et ne connaît la Catalogne de ses ancêtres que comme touriste. L'idée qu'il sera seul sur son lit d'hôpital me révolte : il faut au moins que je sache ce qui est arrivé, qui lui a vraiment fait ça ! J'appelle Pétra : son métier de directrice d'une

agence de sécurité lui permet d'avoir des contacts au sein de la police.

« La librairie d'André a été attaquée et il est blessé !

- Je viens d'entendre cela à la radio. Tu es sur place ?

- Oui, mais les flics m'empêchent d'approcher. Tu peux faire quelque chose ?

- Sûrement pas te permettre d'accéder à la scène de crime, mais j'ai déjà appelé Guilbert, un flic de la PP qui me doit un service. Il m'a donné un scoop : un témoin a vu deux tireurs se réfugier dans l'église voisine.

- Elle est cernée par les flics ! Mais je vais attendre ici jusqu'à ce que j'en sache plus.

- C'est idiot : les flics ne te diront rien et tu ne pourras pas approcher. Il vaut mieux que tu rentres et que tu veilles les médias.

- Si je reste sans rien faire alors qu'André est peut-être mourant, je vais devenir fou !

- Tu te calmes et tu rentres, ou je me fâche ! »

Là, ça devient sérieux : Pétra est presque toujours d'un sang-froid impressionnant, aussi bien du fait de son caractère que de sa formation aux arts martiaux : en vingt-trois de vie commune, je ne l'ai mise en colère qu'une seule fois, et je ne risque pas de l'oublier ! Au fond de moi, je sais qu'elle a raison. D'ailleurs, avoir toujours raison en ce qui me concerne est à la fois une de ses plus grandes qualités et un de ses rares défauts qui m'énervent, même si je sais que j'ai tort. L'amour nous plonge parfois dans un abîme de contradictions...

Obéissant, je me hâte de rejoindre le siège de la STASI (Société de Traitement, d'analyse et de Sécurisation des Informations). Les clients de l'agence de sécurité de Petra y voient un jeu de mot d'un goût douteux (et moi aussi !), car ils ignorent que ma beauté blonde aux yeux bleus a appartenu à la dernière promotion des officiers de la STASI, la vrai, celle de la RDA. Au chômage après la chute du Mur et frappée d'ostracisme sur le marché du travail allemand, elle a émigré à Paris avec quelques amis et connaissances des polices et des services d'espionnage de l'Est. Leurs compétences leur ont permis de percer sur l'énorme marché de la sécurité privée du monde capitaliste. L'autorité naturelle de Pétra en a fait dès le départ leur chef indiscuté, même si les fondateurs de la STASI y sont associés à parts égales.

Dans le métro, je slalome entre les voyageurs et quelques SDF étendus sur le sol. Aujourd'hui, je ne les vois pas plus que la foule des passants qui les ignorent chaque jour, car je ne peux penser à rien d'autre qu'à mon ami dont je ne sais s'il est vivant ou mort.

Il règne dans les bureaux de la STASI l'habituelle atmosphère de calme et d'efficacité germanique que Pétra et ses compatriotes ont imposée à tous, à l'exception du trop italien Luigi, dont la voix de ténor amateur retentit dans le couloir :

« Ça y est, j'ai les infos ! JJ, tu tombes bien, on a un briefing avec Pétra sur l'attaque de la librairie ». Il

m'entraîne sans ménagement dans la petite salle de réunion, modèle de dépouillement et même d'austérité. Le seul élément qui attire le regard est un écran géant symbolisant le haut niveau technologique d'une des plus efficaces entreprises gardiennes du cyberspace. Pétra me dit toujours que les jeunes informaticiens et hackers qu'elle recrute sur toute la planète, s'ils sont bien moins nombreux que les équipes des géants du net, sont au top niveau mondial de la lutte contre l'espionnage électronique.

A l'âge où Monica Belluci joue la James Bond girl, Pétra en est l'alter égo en blonde, aussi belle et mille fois plus désirable à mes yeux amoureux. La voir à la tête de son équipe de contre-espionnage provoque presque toujours chez moi une poussée de libido, mais pas aujourd'hui. Le sort de mon ami m'obsède, ainsi que le sentiment angoissant que l'attaque de la librairie, difficilement compréhensible, dissimule quelque chose de bien plus surnois que les attentats contre Charlie Hebdo ou le Bataclan.

Petra a convoqué son état-major de crise : Frantz, son condisciple de l'école des officiers de la STASI, Alain, ancien du Quai des Orfèvres et son principal contact avec la police française, et Inrya, petit génie de l'informatique, ancien hacker indien et directeur de la sécurité réseaux. Elle précise immédiatement le contexte de cette réunion :

« Dans cette affaire d'attentat contre la librairie d'André, nous n'avons pas de client et ne devons à

aucun prix laisser croire à la police que nous marchons sur ses plates-bandes. Notre objectif est de nous informer par tous les moyens, pour aider JJ car, pour ceux qui ne le savent pas encore avec certitude, André est un de ses meilleurs amis et des miens. L'intérêt pour l'entreprise est de connaître toutes les facettes de la menace terroriste, contre laquelle un nombre croissant de clients souhaitent toujours davantage de protection. Nous n'avons pas de grosse commande nouvelle dans l'immédiat, cette affaire a donc la priorité absolue. JJ, tu étais sur place, rapporte-nous ce que tu as vu.

- Malheureusement, pas grand-chose. Je suis arrivé quelques minutes après l'attaque et l'accès à la librairie était interdit par la police. Je n'ai même pas pu aller plus loin que les trente premiers mètres de la Rue du Bon Dieu, qui était barrée.

- Doucement, dit Frantz, qui ne se départit jamais d'un flegme digne d'un gentleman diplômé d'Oxford et est un maniaque de la précision : France Info a annoncé que l'attaque a eu lieu à 6h37, et Europe 1 à 6h30. Chaque minute compte pour reconstituer les faits

- J'ai contacté un copain du 36, dit Alain. La BRI fait partie des services appelés sur les lieux, et il me fera parvenir son rapport dans la matinée.

- Avoir les informations officielles n'est jamais un problème, reprend Petra. Ce qui coince, c'est que m'a dit Guilbert de la PP : des témoins ont vu deux tireurs se réfugier dans l'église voisine, et les

flics sont incapables de les retrouver ! Ces types ont disparus alors que le bâtiment était cerné ! Des musulmans qui se réfugient dans une église et s'évaporent par la grâce du Saint Esprit, c'est une histoire à dormir debout ! »

Tout le monde est stupéfait : c'est la première fois en un quart de siècle que Pétra évoque une intervention surnaturelle autrement que pour se moquer de ceux qui y croient. Il est surtout exceptionnel qu'elle avoue ne pas comprendre ce qui se passe.

« Il faut fouiller cette église dès qu'elle sera accessible », affirme Frantz.

J'interviens alors pour dire que je m'en charge.

« Il vaudrait mieux que tu sois accompagné par Frantz, propose Pétra. Après-tout, lui est enquêteur et toi prof de fac, ce qui n'est pas la meilleure des qualifications pour mener une enquête policière. »

Cette affirmation est typique de Pétra, qui n'est pas chef d'entreprise pour rien. Je rectifie immédiatement :

« Alors là, on voit que tu n'as toujours rien compris à mon travail ; faire parler les témoins et surtout les archives des partis communistes exige les talents de Sherlock Holmes !

- Il ne s'agit plus de jouer les personnages de roman ni les rats de bibliothèque : Frantz t'accompagnera, ne serait-ce que pour ta sécurité. »

Je trouve ce parti pris un peu fort de café de la part d'une Pétra qui a plus d'une fois pris des risques beaucoup plus grands lors de ses enquêtes,

mais ce n'est pas le moment de polémiquer, et j'apprécie les compétences professionnelles de Frantz.

Dans le métro qui nous conduit Rue du Bon Dieu, je lui demande son sentiment sur l'affaire. Il pense comme moi qu'il est étrange que les terroristes aient attaqué une petite librairie très peu connue, et non pas un lieu symbolique comme lors des précédents attentats. Peut-être est-ce une première épreuve du feu et un entraînement pour des hommes qui ne semblent pas avoir agi comme des kamikazes. Après tout, ils n'ont pris aucun risque, attaquant un lieu sans protection et disparaissant avant l'arrivée de la police. Il est d'avis que cela ne ressemble pas aux méthodes habituelles de DAECH ou d'AL Quaida.

En nous dirigeant vers la sortie de métro Saint-Pernin, nous croisons un mendiant que les passants ignorent encore plus que d'habitude : les biens nourris trouvent dans la menace terroriste une excuse à leur indifférence à la pauvreté. Après tout, eux-aussi voient leur vie menacée par les djihadistes !

Rue du Bon Dieu, les forces de l'ordre ont libéré le passage pour les piétons. Caméras et véhicules de télévision, journalistes et photographes sont omniprésents, ainsi que les inévitables badauds irrésistiblement attirés par tout déchainement spectaculaire de violence. Nous passons devant la librairie sans nous arrêter, sachant qu'elle nous

restera inaccessible pendant plusieurs jours. Curieusement, l'église n'est pas gardée. Aux dires des radios que nous écoutons régulièrement, la fouille du lieu de culte par la police n'a vraiment rien donné, et il est de nouveau ouvert au public. Cependant, quand nous y pénétrons, un calme absolu succède à l'agitation de la rue : manifestement, personne n'ose encore revenir prier dans ce lieu où il est vrai que d'ordinaire, les fidèles souvent âgés ne sont pas légions. A ma grande surprise, deux moines sortent de la sacristie. J'aborde le premier :

« Pardonnez-moi mon père, mais j'ai entendu dire que des terroristes s'étaient réfugiés ici ?

- C'est exact, mais ils ont disparu. Sans doute ont-ils simplement traversé l'église pour sortir par la porte extérieure de la sacristie. Vous n'avez plus rien à craindre, grâce à Dieu, et vous pouvez prier en paix. »

Je regarde les deux moines sortir par la porte principale que nous venons de franchir, en trouvant cette explication bien étrange. Habitant le quartier, je sais que l'Eglise abrite quelques statues et tableaux de valeur et que le desservant observe rigoureusement les règles élémentaires de prudence, en maintenant les portes fermées durant la nuit. Je n' imagine pas qu'il ait ouvert la porte de la sacristie avant six heures du matin !

- « Je vais voir la sacristie, décide Frantz. Toi, essaye de trouver le curé, il n'a sûrement pas laissé les franciscains seuls dans son église. »

Je fais le tour de la nef, en me demandant où chercher le prêtre. Je le connais à peine, car il n'est pas réputé pour rechercher le contact avec d'autres personnes que ses fidèles. En passant devant un confessionnal en parois de verre, rare concession au modernisme dans ce lieu qui permet d'offrir un peu de chaleur aux pêcheurs, sans doute pour mieux les menacer de celle de l'Enfer, j'aperçois un roi mage derrière un rideau entre-ouvert. Drôle d'endroit pour ranger une statue ! Avec son teint basané et son turban, il me fait penser à quelque musulman moyenâgeux, alors que ceux que je recherche sont malheureusement très contemporains.

« Désirez-vous vous confesser, mon fils ? »

Surpris, je me retourne pour me retrouver face au curé que je cherche :

- « Non, mon père. »

D'ordinaire, je l'appellerais monsieur, mais mieux vaut adopter son vocabulaire pour tenter de le faire parler.

- « J'habite la rue et je suis, comme tout le monde, choqué par l'attaque des terroristes. On dit qu'ils se sont un moment réfugiés dans l'église ? »

- C'est exact, mais grâce à Dieu, ils étaient déjà sortis quand je suis arrivé. »

Décidément, Dieu a décidé de faire arriver tous les religieux en retard ce matin !

- «J'espère qu'ils n'ont rien abîmé dans l'église ?

- Non, heureusement, ils n'en ont pas eu le temps et se sont enfuis tout de suite.

- Je croyais que les portes de l'église étaient fermées si tôt le matin.

- Vous avez raison, mais exceptionnellement, j'avais laissé des frères franciscains passer la nuit en prières dans cette église dont le nom honore le père fondateur de leur ordre.

- C'est un miracle que les terroristes ne les aient pas tués !

- Encore une fois, grâce à Dieu, ils étaient dans une chapelle latérale.

- Ils ont eu plus de chance que le libraire.

- J'ai entendu à la radio qu'il n'est que blessé et j'ai prié le seigneur de lui offrir un prompt rétablissement.

- Vous pardonnez donc à ce mécréant de vendre des ouvrages antireligieux ?

- Les serviteurs de l'Eglise se doivent de pratiquer le pardon à l'image de notre Seigneur Jésus Christ.

- Heureusement que les terroristes ont pu très vite sortir de l'Eglise ! C'est à croire qu'ils savaient que la porte de la sacristie serait ouverte ! »

Le visage du prêtre, jusque-là si souriant, se durcit brusquement.

- « Nul ne sait exactement ce qui s'est passé, et il appartient à la police seule de l'établir. Seriez-vous journaliste ?

- Pas du tout, je suis professeur d'université, mais j'habite tout près d'ici et cette affaire m'a bouleversé.

- On le serait à moins. Maintenant, si je ne peux rien faire pour vous, il faut que je retourne à mes occupations habituelles : nous ne devons pas laisser des criminels nous faire oublier nos devoirs envers Dieu et envers les hommes. »

Je regarde s'éloigner cet étrange curé avec un curieux mélange de suspicion et de crainte mêlées. De toute évidence, il me cache quelque chose, mais il peut avoir des raisons légitimes de se méfier d'un inconnu venant l'interroger.

Frantz revient de la sacristie. « Je n'ai rien trouvé. Comment des musulmans pouvaient-ils connaître aussi bien cette église pour trouver immédiatement la seule sortie en dehors de la porte principale ? Pourquoi cette porte était-elle ouverte ?

- Ils ont très bien pu préparer leur fuite en visitant l'église au préalable, et la porte est visible de la rue. Le curé m'a dit que les franciscains ont passé la nuit en prière dans l'église : ils ont pu par négligence laisser cette porte ouverte, mais dans ce cas, les djihadistes ont eu une chance incroyable ! Peut-être avaient-ils prévus de l'enfoncer ?

- Elle est trop solide pour ça, on construisait costaud autrefois ! Pour moi, il y a quelque chose qui cloche dans cette église.

- Surement le clocher !

- Un de ces jours, je profiterai d'un entraînement de karaté pour te faire passer le goût des plaisanteries stupides ! Tu es la honte de l'Université française, je devrais te dénoncer à ton Doyen.

- Impossible, il n'y a plus de Doyen à l'université depuis longtemps ! »

Pour les plaisanteries de mauvais goût, je sais qu'il a raison, mais c'est le seul moyen que j'ai trouvé dans l'immédiat pour essayer de détendre une atmosphère angoissante. Nous respirons un peu mieux en sortant de l'église, mais le mystère de l'évasion des terroristes s'est épaissi.

Frantz écoute la radio sur son smartphone, et nous entendons que la police a trouvé une inscription sur un mur de la librairie. Au lieu de l'habituel Allahou Akbar, il est écrit : « Et ce qu'il avait fait fut mauvais aux yeux de l'Éternel, et il le fit mourir aussi. » Et en français dans le texte ! Décidément, rien dans cette affaire ne ressemble aux attentats précédents. Cette citation biblique est surprenante pour des intégristes musulmans qui ne reconnaissent la Bible qu'à travers ce qu'en dit le Coran, seul livre sacré qu'ils ont l'habitude de citer.

Dans le métro qui nous ramène au siège de la STASI, nous apprenons que deux attaques simultanées viennent d'être lancées. Un commando a mitraillé la façade de l'immeuble abritant le siège du Grand orient, pourtant gardé par des policiers dont on ignore s'ils ont été touchés, et semble avoir réussi à y pénétrer. Presque au même moment, le ministre de l'Education Nationale a été pris sous le feu de terroristes alors qu'il s'apprêtait à inaugurer un nouveau lycée. Les deux cibles sont cette fois symboliques : la franc-maçonnerie fait partie des institutions haïes par les djihadistes, ainsi que l'école laïque.

De retour dans les bureaux de la STASI, je dois patienter une demi-heure sans rien apprendre de nouveau. Tous les médias, conformément à leurs habitudes, diffusent en boucle les mêmes reportages qui se résument au fait qu'ils doivent attendre les communiqués officiels pour disposer d'informations sérieuses. Les témoins interrogés par les journalistes ont entendu des tirs et assistés à des mouvements de panique : autant dire qu'ils n'ont rien vu d'intéressant.

Enfin, Frantz et Pétra me rejoignent dans la salle de réunion. Elle prend immédiatement la parole :

- « J'ai eu des infos de Guilbert : les terroristes se sont contentés de mitrailler les lieux visés, de jeter une grenade incendiaire dans un bureau du Grand Orient, et ont fui avant l'arrivée des renforts de police. Plusieurs véhicules suspects tournaient dans

les quartiers concernés, et il semble qu'ils avaient préparés leur fuite. Cela ne ressemble pas aux opérations suicides que nous avons connues précédemment.

- Ils ne pourront pas aller loin, affirme Frantz. Il fait alors apparaître sur l'écran mural un plan de Paris :

- Ils ne peuvent fuir que par des voies sur lesquelles ils risquent le moins de se heurter aux véhicules de police, qui patrouillent ou stationnent surtout sur les grands axes, et les rues à sens unique sont trop faciles à barrer. Il ne reste donc que quelques rues de largeur moyenne.

- Ça alors ! Plusieurs des rues que tu indiques conduisent vers la rue du Bon dieu !

- Tu as raison, JJ, il est bien possible qu'ils y retournent.

- Alors on y va !

Je vois Pétra froncer les sourcils :

- On ne peut pas se précipiter au hasard sur un coup de tête !

- Je crois que JJ a raison, corrige Frantz à ma grande satisfaction. Nous n'avons rien à perdre à y aller, et avec de la chance, on sera aux premières loges. »

Je vois bien que Pétra n'est pas très contente, mais elle ne proteste pas. Frantz et elle prennent leurs armes de poing et nous nous précipitons dans

une des voitures stationnées sur le parking de la STASI.

Frantz conduit comme un parisien énervé (pléonasme, disent mes amis provinciaux). Cela lui permet de foncer au mépris du code de la route, sans se faire remarquer plus que l'automobiliste moyen, mais pas sans me causer quelques frayeurs, surtout pour Pétra assise à la « place du mort ». Elle surfe sur deux portables en même temps : même un geek adolescent n'en ferait pas autant !

- « Je crois que les flics les ont perdus !
- Tant mieux, dis-je pour me rassurer, on a une petite chance de les retrouver avant eux.
- Tu veux te faire descendre ? Nous n'avons pas les moyens d'affronter des armes de guerre !
- Je sais que vous êtes les meilleurs et que ces cinglés ne feront pas le poids. »

En réalité, je crève de trouille, mais je ne l'avouerais pas même sous la torture (quoique je manque d'expérience dans ce domaine, ce qui ne me gêne pas outre mesure...)

Grâce à Frantz et à la chance, nous atteignons la Rue du Bon Dieu en un temps record. Tout semble calme. Seul le véhicule de police stationné devant la librairie dévastée évoque le drame. Nous descendons de voiture, ne sachant pas où aller. Brutalement, plusieurs véhicules surgissent en trombe. Des hommes armés de kalachnikov en

descendent pour se précipiter vers l'Eglise évangélique, la moquée et la synagogue, mais deux d'entre eux restent sur place pour surveiller la rue. L'un des hommes se tourne vers nous. « Couchez-vous », hurle Pétra en me plaquant au sol. Mon coude droit heurte violemment le sol, et pour la première fois de notre histoire, la sentir couchée sur moi ne me procure aucun plaisir, mais elle m'a peut-être sauvé la vie.

Le regard halluciné du terroriste qui nous menace semble rempli de peur, mais il ne tire pas et recule lentement pour franchir le porche de l'église évangélique. Des rafales de kalachnikov retentissent dans les deux lieux de culte attaqués. Pétra et Frantz se regardent, hésitant de toute évidence sur la conduite à tenir. Brusquement, nous entendons les sirènes de plusieurs véhicules de police qui foncent vers nous. Ils stoppent à vingt mètres des locaux attaqués et des hommes casqués, lourdement armés prennent position autour des bâtiments. Pétra reconnaît leurs uniformes :

- « Le RAID, et une unité que je n'identifie pas.
- C'est trop tard pour nous, nous ne pouvons plus rien faire !

Je trouve Frantz trop pessimiste :

- Si, nous pouvons aller voir s'il se passe quelque chose dans l'église catholique. Je trouve bizarre ce qui s'y est passé ce matin, et aucun flic n'y va.

- D'accord, acquiesce Pétra, nous n'avons rien à perdre à y jeter un coup d'œil. »

Comme toujours quand elle prend une décision, Pétra prend la tête de notre petit groupe et se dirige vers l'église, tandis que Frantz balaie la rue du regard, attentif au moindre signe de danger éventuel. Le porche franchi, nous retrouvons cette atmosphère de quiétude typique d'un tel lieu de culte, qui tranche étrangement avec le drame en cours à quelques centaines de mètres. Je me dirige aussitôt vers la sacristie afin de vérifier si la fameuse porte est fermée, et je me retrouve à nouveau face à un religieux franciscain.

- « Que désirez-vous, mon fils ?

- Mes amis et moi nous sommes réfugiés ici à la suite de la fusillade dans la rue.

- Notre église est effectivement un lieu de refuge tant pour les corps que pour les âmes, si troublées en cet instant. Grâce à Dieu, nous n'avons pas été attaqués. Vous n'avez donc rien à craindre ici.

- Pourtant, la police n'a pas arrêté les terroristes ?

- Je n'en sais rien, mais sa présence garantit notre sécurité. A présent, je dois aller prier pour le salut de l'âme des victimes, et pour que la paix de Dieu revienne dans ce quartier. »

Le religieux m'invite d'un geste de la main à sortir de la sacristie et me suit, pour se diriger ensuite vers un prie-Dieu et s'y agenouiller.

Je fais le tour de la nef, car je sais que les chapelles latérales fournissent parfois des indications sur les choix locaux en matière de culte des saints. Je rejoins ensuite Pétra et Frantz :

- « Une des chapelles latérales abrite une statue de Jean, l'auteur de l'apocalypse, et c'est la seule à être fleurie et où on voit des cierges allumés. Drôle d'ironie en ce moment ! Saint-Jean serait plus à sa place dans la rue !

- C'est peut-être suspect ? »

Cette question de Frantz m'interpelle. De nos jours, il est bien rare qu'un croyant s'adresse à un saint particulier, sauf s'il lui demande une protection ou un miracle, comme à Lourdes. Qui a pu prier Jean ce matin ? Surement pas les fidèles ordinaires qui doivent être cloîtrés chez eux, ou en tout cas, fuient la Rue du Bon Dieu. Je ne vois qu'un de ces étranges franciscains, ce qui est troublant : pourquoi choisir de prier l'auteur de l'apocalypse précisément aujourd'hui, quand on connaît parfaitement les évangiles ?

L'église ne pouvant plus rien nous apprendre, nous reprenons une fois de plus le chemin du siège de la STASI. Je reste silencieux durant le voyage, essayant de faire un point sur ce que je sais des événements. Plus j'y réfléchis, plus ils me paraissent incompréhensibles. Pourquoi les terroristes, après avoir attaqué des lieux hautement symboliques, sont-ils revenus mitrailler les modestes lieux de culte de la rue du Bon Dieu, connus seulement d'un petit

nombre de parisiens ? L'attaque de la mosquée est une première en France, mais n'est pas rare dans les pays où règne la guerre entre sunnites et chiïtes ; mais les terroristes de DAECH et d'Al-Qaïda sont sunnites, tout comme l'imam de cette mosquée ! Est-il considéré comme étant trop « libéral », trop obéissant aux lois de la république impie ? Pétra suit les événements à la radio :

- « BFM dit qu'un des terroristes a été abattu, mais qu'on ne sait pas ce que deviennent les autres, et les flics ont donné l'assaut simultanément contre les trois bâtiments ». Elle est à nouveau scotchée à son portable.

Arrivé à destination, je reprends le chemin de la salle de réunion, après être passé dans un bureau où je suis sûr de trouver du café à toute heure du jour. J'en ai besoin, même si je sais que ce n'est évidemment pas le moyen de me calmer, mais la dépendance à la caféine est la plus forte, et après tout, c'est ma seule drogue. Pétra me rejoint quelques minutes plus tard, avec des nouvelles de ses contacts dans la police :

- « Les terroristes ont de nouveau disparus ! Sauf celui qui est mort, bien sûr ! C'est incroyable, on dirait qu'ils avaient tout préparé pour disparaître comme par magie.

- Une opération du Saint Esprit, ou une opération particulièrement bien préparée pour frapper les esprits ?

- Devine ! les flics ont trouvé des inscriptions bombées sur les murs : tiens, lis. »

Elle me tend les notes qu'elle a prises : dans l'église évangélique, il est écrit : « Cette bonne nouvelle du Royaume sera proclamée dans le monde entier en témoignage à la face de toutes les nations » ; dans la synagogue : « Et les calomnies de la part de ceux qui se disent juifs et ne le sont pas, mais qui sont une synagogue de Satan » ; dans la mosquée : « Je vous recueillerai des pays où vous êtes dispersés, et je vous donnerai la terre d'Israël. »

Je suis stupéfait : il me semble bien que ces citations sont extraites des évangiles ! Ce n'est pourtant pas le livre de chevet des djihadistes !

- « J'ai bien envie de demander l'avis du père Benoit, il connaît forcément ces citations.

- Bonne idée, approuve Pétra, va le voir. On se retrouve ici pour déjeuner.

- Je préfère lui demander de venir, je n'ai pas envie de retourner Rue du bon Dieu pour le moment. »

Le père Benoit est une des figures de cette rue. Ce prêtre ouvrier à la retraite a longtemps bataillé contre sa hiérarchie, qui n'avait pas entièrement tort de le soupçonner d'un net penchant en faveur du parti communiste. Ancien ouvrier correcteur et toujours membre du syndicat du livre CGT, bastion rouge s'il en est, c'est aussi un théologien des plus érudits, même s'il rechigne à le reconnaître par modestie. Je lui téléphone et il accepte immédiatement de me rejoindre à la STASI.

Ayant besoin de rétablir mon équilibre physico-psychique très perturbé par les événements de la matinée, je consacre la vingtaine de minutes d'attente à un de mes exercices de qi gong préférés, celui de l'arbre. Une vingtaine de minutes d'immobilité parfaite : je pourrais réussir cette épreuve du professorat de cet art martial interne, pratique qui se rattache à la médecine traditionnelle chinoise, mais qui rejoint aussi les conseils des anciens maîtres de karaté, qu'elle a probablement inspirés.

- « Encore des chinoiseries !

Le Père Benoît pratique lui aussi, à l'occasion, la plaisanterie de mauvais goût.

- Il y a plus de spiritualité vraie dans cette pratique que dans l'obscurantisme religieux.

Si notre vieille habitude de nous quereller entre prêtre et incroyant est devenue un jeu, chacun de nous deux sait qu'il dissimule des convictions individuelles inébranlables.

- Ceci dit, bonjour quand même ! Merci d'être venu, j'ai besoin des lumières d'un théologien.

- L'obscurantisme religieux t'intéresse ?

- Oui, quand il conduit au crime. Les terroristes ont laissé des inscriptions surprenantes dans les édifices qu'ils ont attaqués dans notre rue »

Je lui montre les notes de Pétra.

- « Effectivement, ce sont des citations tirées de l'Apocalypse selon Saint Jean ! Pourtant, les

barbares de DAECH n'aiment pas citer les évangiles !

- Il me semble que la fin des temps est aussi présente dans le Coran ?

- C'est effectivement un aspect de la prédication du prophète. A sa mort, ses adeptes ont paniqué car ils croyaient la fin des temps venue. Comme la vie a cependant continué normalement, ils ont dû s'organiser en conséquence, et c'est ainsi qu'a été créé le premier califat, système politique durable et voué à conquérir le monde pour que l'Islam prenne une dimension universelle. DAECH a un discours qui reprend à la fois l'annonce de l'apocalypse, et celui de la légitimité d'un nouveau califat pour faire triompher l'islam partout, dernière étape avant la fin des temps. A la réflexion, ces citations présentent une vraie cohérence. Celle relative à la proclamation du Royaume à la face de toutes les nations rappelle, d'une part que l'apocalypse fait partie des croyances communes aux chrétiens et aux musulmans, et d'autre part, se rapproche de la croyance musulmane selon laquelle dans les derniers temps, Jésus reviendra pour régner sur le monde en confirmant le message de Mahomet. Ecrire dans une synagogue un texte menaçant pour les juifs peut se rattacher à l'antisémitisme de DAECH, mais il peut aussi se comprendre comme un rappel d'un avertissement général destiné à tous les impies, qui seront punis, sauf ceux qui se convertiront à la vraie foi. Quant au

texte relatif au retour en Israël, j'y vois une double signification. D'une part, le retour des juifs sur la terre promise est selon les évangiles un signe de la fin des temps, d'autre part, on peut considérer que le peuple élu est composé de tous les vrais croyants, que ce sont donc les musulmans qui pourront bientôt revenir librement à Jérusalem, ce qui est un des objectifs des terroristes et de tous les musulmans. Je pense qu'il faudra continuer à analyser ces citations, qui peuvent avoir des significations multiples. Ce qui est clair, c'est qu'elles se rattachent à des faits qui sont interprétés par beaucoup, à la lumière du texte de Saint Jean, comme des preuves de l'imminence de la fin des temps.

- Mais les évangiles sont des textes chrétiens !
DAECH ne cite toujours que le Coran.

- C'était vrai jusqu'à aujourd'hui, mais il est possible que certains théologiens aient fait modifier cette pratique. Le Coran ne rejette pas Jésus et les évangiles, il prétend compléter les messages bibliques par une ultime révélation et, je le répète, il annonce le retour de Jésus à la fin des temps.

- Dans ce cas, à qui ces messages s'adressent-ils ? Est-ce que DAECH veut faire peur en annonçant l'apocalypse ? Les attaques en elles-mêmes sont beaucoup plus effrayantes.

- Je pense qu'il s'agit d'un message adressé aux musulmans qui ne sont pas engagés dans la voie du

djihad, mais il est impossible de savoir ce que ces fous ont réellement en tête. Il faut attendre un communiqué de revendication, qui nous en dira peut-être un peu plus ».

Pétra étant occupée par son travail, je ne peux rien faire de plus pour l'instant. Je sais que je devrais reprendre la préparation de mon prochain cours magistral à la fac, mais je n'ai absolument pas la tête à ça. Je décide de retourner une fois de plus Rue du Bon Dieu. Décidemment, ces terroristes me font amortir mon pass NAVIGO ! Benoit accepte de m'accompagner pour rentrer chez lui. Si la rue du Bon Dieu est inaccessible, son immeuble possède une entrée de service dans une rue adjacente.

La rue martyre grouille encore plus que ce matin de flics, d'équipes de télévision, de journalistes et de toutes sortes de gens apportant des fleurs ou des bougies en hommage aux victimes. De ce côté-là hélas, les médias ont commencé à diffuser des informations précises : le ministre de l'Intérieur a annoncé que si personne n'a été touché au Grand Orient, deux élèves du lycée attaqué ont été tués, un troisième est grièvement blessé, cinq personnes ont été tuées et huit blessés dans les lieux de culte, et on compte trois policiers blessés par balles. Par chance, les jours d'aucun blessé ne sont en danger. Le ministre ne donne aucune information sur le sort des terroristes et aucun officiel n'accepte de répondre aux questions des journalistes. Que sont donc devenus les tueurs ? En écoutant différentes

radio sur mon portable, je sens qu'une grande fébrilité s'est emparée des journalistes, qui multiplient les questions sans réponse sur ces terroristes d'un nouveau genre : ils frappent en un éclair, ne prennent pas d'otage, ne se font pas exploser et, surtout, disparaissent comme l'aurait fait Houdini !

Dans l'impossibilité d'avancer dans la Rue du Bon Dieu qui est totalement bouclée par la police, je décide de faire un tour dans celles des rues adjacentes encore accessibles. Dans la rue la plus proche de l'église catholique, j'aperçois un car de tourisme en stationnement, à côté duquel un chauffeur grille une cigarette. Quoique non-fumeur, instruit à l'école de Pétra, je suis équipé pour un tel cas. Je sors une cigarette et je me dirige vers le chauffeur pour lui demander du feu : ce vieux truc de drague dans les films hollywoodiens marche dans la vraie vie, au moins pour engager une conversation innocente.

- « Vous étiez-là au moment de la fusillade ? C'est horrible ce qui se passe.

- J'étais encore à l'hôtel quand j'ai été appelé par le chef des pères franciscains que je transporte. Il m'a dit que l'église dans laquelle ils priaient n'a pas été attaquée et que nous partirons à l'heure. C'est étrange de faire quelque chose de normal dans une telle situation, mais j'ai quatre cents kilomètres à faire jusqu'au couvent, et autant pour le retour : je préfère partir à l'heure. Et ce qui est bien, avec eux,

c'est que je suis sûr d'avoir le calme dans le car : en dehors de leur chef, aucun d'entre eux n'ouvre jamais la bouche, et ils portent tout le temps leurs capuchons !

- Où les ramenez-vous ?

- A l'abbaye de Grand-Moyron, en Normandie. Ah, les voilà ! »

Effectivement, un cortège de moines encapuchonnés se dirigent vers le car. Je décide d'avancer sur le trottoir de manière à croiser le groupe, et je constate que le chauffeur a raison : à l'exception du meneur qui est le moine qui m'a parlé dans l'église, les autres avancent tête couverte et baissée, sans prononcer un seul mot. Cette procession a un côté sinistre qui convient malheureusement à l'atmosphère du quartier, naguère si vivant ! Je compte quatorze moines qui s'engouffrent dans le car. Je décide de rentrer chez moi, à trois cent mètres, pour rechercher des informations sur cette abbaye de Grand-Moyron.

Le site internet de l'abbaye n'est guère bavard, qui m'indique seulement qu'elle a été construite au XVIème siècle par des franciscains, en partie brûlée à la révolution et reconstruite grâce à un don très généreux de la riche, très pieuse et très aristocratique famille de Montchrist. Ces moines si attachés à la pauvreté n'hésitent donc jamais à bénéficier des largesses des plus riches, alors qu'on sait bien que ceux-ci ne donnent jamais rien pour rien.

Je téléphone à nouveau à Benoit.

- « Tu dois être bien perdu pour m'appeler deux fois dans la même journée !

- Les moines qui étaient dans l'église sont de l'abbaye de Grand-Moyron. Est-ce que tu la connais ?

- Malheureusement oui. Tu sais que, comme j'aime m'attirer des ennuis avec la hiérarchie de l'Eglise, j'ai autrefois fouillé dans les archives du dossier Oustachi de la CFDT. Après la guerre, l'église et son syndicat ont aidé des criminels de guerre croates à se cacher dans des couvents ou des abbayes en France, notamment à Grand-Moyron. Certains franciscains étaient parmi les pires fanatiques oustachis, et ils ont participé personnellement aux massacres de serbes et de juifs. Le frère Miroslav Filipovic a dirigé le camp d'extermination de Jasenovac et a avoué 30 000 morts. L'Eglise a aussi récupéré le trésor oustachi. Des historiens comme Annie Lacroix-Riz disent que le trésor a fini dans les coffres du Vatican, mais je pense qu'une partie a été récupérée par les franciscains. »

Je m'étonne toujours que les choix de Benoit pour ses recherches historiques ne lui aient pas valu des ennuis plus graves : révéler que le Vatican, non content d'avoir été complice du régime catholico-fasciste des oustachis, s'est enrichi en détournant des richesses volées à leurs victimes serbes et juives aurait pu lui coûter beaucoup plus cher qu'une simple mise au placard dans une sacristie.

- « Je ne vois pas de rapport avec les attentats.

- Moi non plus, si ce n'est que les oustachis ont parfois noués des liens avec des islamistes bosniaques au nom de leur haine commune des serbes, y compris durant la dernière guerre yougoslave, et ces gens-là sont des contemporains.

- Tu veux dire que les franciscains pourraient être complices des islamistes ? C'est complètement tordu ! »

Là, je trouve que Benoit exagère : sa défiance à l'égard de son église est telle qu'il y voit des criminels partout ! Je sais bien qu'il a des comptes à régler, mais quand même...

- Je sais que ça peut paraître fou, mais dès les croisades et durant la période des royaumes chrétiens en Palestine, on a vu des alliances entre certains chrétiens et des musulmans, pour combattre d'autres chrétiens.

- Les croisades sont terminées depuis des siècles et les djihadistes ont une telle haine des chrétiens que je ne les vois pas s'allier à eux. Surtout, je ne vois pas l'Eglise se compromettre dans un complot aussi délirant. Quel intérêt y trouverait-elle ?

- Les cibles des terroristes étaient des ennemis communs aux intégristes des deux religions : un libraire faisant la promotion de l'athéisme, la franc-maçonnerie, un lycée laïque, une église protestante, une mosquée libérale et républicaine. Les

inscriptions apocalyptiques conviennent aussi bien aux deux religions. Je suis d'accord sur le fait que l'Eglise ne s'engagerait pas directement dans une opération terroriste, mais des intégristes peuvent comploter en secret. »

Je pense alors à l'intense frustration des intégristes catholiques qui, ces dernières années, ont vu échouer le mouvement de la « Manif pour tous » contre le mariage homosexuel, auquel certains islamistes ont participé. Le fanatisme et le penchant de nombre de nombre d'intégristes pour les idées d'extrême droite pourraient en pousser certains vers le terrorisme, mais iraient-ils jusqu'à s'allier avec des musulmans ?

- « Je trouve tes idées un peu tirées par les cheveux, mais c'est la seule piste que nous ayons pour l'instant. Si tu trouves d'autres renseignements sur l'abbaye, informe-moi tout de suite. »

Je pense alors à des articles que j'ai lus sur Robert Ménard. Quand il dirigeait Reporter Sans Frontières, cette organisation a été accusée de percevoir des fonds de la CIA. Ménard a démenti, mais l'ONG a violemment critiqué les régimes latino-américains proches de Cuba ou adeptes de la révolution bolivarienne, tout comme le fait la propagande Nord-Américaine. Après avoir démissionné de son poste de directeur, Ménard est allé travailler pour l'émirat du Qatar, bien connu pour financer les Frères Musulmans et autres salafistes, y compris certains terroristes. Le même Ménard est aujourd'hui un homme politique

d'extrême-droite, élu maire de Béziers avec le soutien du Front National. Son exemple montre-t-il que l'hypothèse de liens entre la CIA, certaines personnalités de l'extrême-droite française et des terroristes musulmans n'est pas totalement farfelue ? Même si Ménard a personnellement choisi la voie classique de la politique et des élections et n'a d'évidence aucun lien avec le terrorisme, d'autres ont pu suivre un parcours similaire au sien, de manière plus discrète mais en dérivant vers l'action violente.

Comment avancer dans une affaire aussi étrange et avec aussi peu d'indices pour nous mettre sur la piste ? Surement en prenant du recul. Je réalise que j'avais prévu de pratiquer le karaté aujourd'hui, à l'heure où le dojo est disponible pour des entraînements libres. Je n'ai pas vraiment la tête à ça, mais cela me fera du bien.

Au club, je constate que le tatami est occupé par certains membres de l'équipe kata, qui répètent leurs bunkaïs. J'ai beau les avoir vu le faire très souvent, je suis toujours admiratif de leur puissance, de leur souplesse et de leur efficacité. Moi qui n'ai obtenu mon 3^e dan que parce que je suis dans la catégorie des vétérans, qui ont droit à des examens allégés et à une plus grande tolérance du jury du fait de leur âge ! Comme toujours, il me faut un long échauffement avant de pouvoir commencer vraiment mon travail. J'espère ne jamais devoir me battre le corps trop froid. Si cela m'arrive, je devrais au moins éviter les mawashis violents sous peine de

déchirure musculaire. Pour le moment, répéter un kata à de nombreuses reprises m'obligera à me concentrer sur cet exercice pour faire le vide dans un crâne qui menace réellement de bouillir. Je choisis Empi, un kata au rythme saccadé, qui alterne des mouvements vers le haut et près du sol, comme le vol de l'hirondelle qui lui a donné son nom. C'est un de mes katas préférés. Une fois de plus, de manière progressive, la magie du karaté opère. Mon esprit oublie le monde extérieur pour entrer en harmonie avec mon corps. C'est cette harmonie que je recherche et qui fait la satisfaction de mon Sensei, mon maître. Bien des pratiquants, notamment ceux qui confondent les arts martiaux avec les sports de compétition, parviennent à un niveau technique correct mais sont ensuite bloqués dans leur progression, faute d'avoir trouvé la voie de cette harmonie. En réalité, cet art martial n'est pas le karaté, mais le karaté do, la « voie de la main vide » ou « voie du vide », un chemin sans but et sans fin autre que la mort, sur lequel on peut progresser jusqu'à son dernier souffle. Du moins si l'olympisme ne vient pas tuer l'âme du karaté comme il a tué celle d'autres disciplines, transformées en machines à cash pour magouilleurs.

Après une heure et demie de pratique assez intense, j'arrête en me disant que l'entraînement solitaire est presque plus difficile que les cours collectifs, car je fais moins de pauses !

Une bonne douche, et je reprends le chemin de la maison, où plutôt de l'espèce de caverne remplie

de livres du sol au plafond qu'est devenu mon appartement. Après quelques vaines tentatives de vie commune, Pétra a acheté le logement voisin et fait percer une porte de communication. Nos amis pensent que nous avons transformés les deux logements en un seul mais en réalité, si j'ai heureusement le droit de partager son lit et son salon, mon vrai chez moi n'a pas changé. Dès que Pétra est absente, il faut que je retrouve l'univers de papier que j'ai construit depuis mes années d'étudiant. Les enfants n'y voient que mon « bureau », cet endroit un peu mystérieux où ils n'avaient le droit de jouer qu'à la condition de ne rien déranger dans les montagnes de livres et de papier. Ils auraient pu se perdre dans ces mystères de l'Histoire (avec un grand H) où seul leur père pouvait s'aventurer sans risque, et revenir pour leurs raconter des histoires extraordinaires du temps jadis. Je me dis parfois que c'est peut-être cette crainte un peu superstitieuse de l'Histoire qui fait que ni le garçon ni la fille n'ont choisi de suivre la voie paternelle.

Le mystère qui entoure les attentats recommence à m'obséder. Je recherche à nouveau sur internet des informations sur l'abbaye, et finit par trouver un plan que j'imprime. Cela pourra toujours servir. Au fait, servir à quoi ? L'idée me vient qu'il faudrait peut-être aller y jeter un œil. Cependant, pas question de le faire à visage découvert, les moines pourraient trop facilement me dissimuler leurs secrets. Quant à fouiller secrètement l'abbaye, c'est

une autre affaire : il me faut impérativement l'aide de Pétra, dont c'est le métier.

J'attends donc son retour du travail pour lui en parler.

- « As-tu du nouveau au sujet des attentats ? »

- Rien d'intéressant. C'est incroyable, tous les services de police mobilisés sur cette affaire sont incapables de retrouver la moindre trace des terroristes disparus. Il paraît que le ministre de l'intérieur est furieux. Par contre, j'ai de bonnes nouvelles d'André. Il est à La Salpêtrière et ses blessures ne sont pas trop graves, il va s'en sortir. »

Un intense sentiment de soulagement m'envahit et je loue une fois de plus la facilité avec laquelle Pétra réussit à s'informer auprès de la police. Je lui caresse les cheveux, et je vois son regard devenir plus intense et brillant. C'est un signal que je connais bien. Je rapproche lentement mes lèvres des siennes pour un très long baiser. Nous savons alors que nous passerons la nuit entre tendresse et jeux érotiques.

Le lendemain matin, j'appelle l'hôpital de La Salpêtrière pour savoir quand je pourrai rendre visite à André. Ce sera en début d'après-midi. Il me reste alors à aborder avec Pétra le sujet le plus délicat : la convaincre de fouiller l'abbaye.

- « J'ai réfléchi à tout ce que j'ai vu et à ce que Benoit m'a dit de l'abbaye de Grand-Moyron. Je pense qu'il serait utile de la fouiller discrètement.

- C'est très dangereux et parfaitement illégal. Et c'est le travail de la police.

- Elle patauge, la police ! Tu m'as toujours expliqué que la STASI peut faire un bien meilleur travail, c'est la raison de son succès. Et ne me dis pas que tu as des scrupules à enfreindre à la loi, alors que tu le fais souvent pour satisfaire tes clients.

- Nos pratiques sont souvent à la limite de la légalité, mais nous ne pouvons pas nous permettre de violer ouvertement la loi, sous peine de perdre notre autorisation de travailler. Et dans cette affaire, nous n'avons pas de client, donc je ne peux pas utiliser le personnel de la STASI.

- Tu nous as expliqué le contraire en réunion : l'entreprise gagnerait en notoriété si elle résolvait un mystère sur lequel la police se casse les dents.

- Je ne veux pas qu'un de mes hommes soit pris pour un cambrioleur. Puisque c'est surtout pour André, j'irai seule.

- Il n'en est pas question. Je t'accompagne. »

Nous nous connaissons trop bien pour penser qu'un de nous deux pourrait céder, et nous avons depuis longtemps fait tant de choses ensemble que, même si chacun a peur des risques que prend l'autre, il nous paraît au fond naturel de rester ensemble dans cette aventure comme dans toutes les autres.

- « Je vais demander à Luigi de regarder les plans de l'abbaye pour préparer notre « visite discrète », et lui et Frantz nous attendront à proximité avec des voitures pour nous permettre de

filer rapidement. Il faut que tu m'accompagnes à la STASI pour que je te trouve une tenue adaptée et un minimum de matériel. » Comme toujours chez Pétra, dès qu'il est question d'action, les réflexes professionnels prennent le dessus sur les sentiments, au moins en surface. Quant à sonder les profondeurs de son âme, même la certitude de son amour pour moi et nos années de vie commune ne me le permettent pas autant que je le voudrais. Il restera toujours en elle une part énigmatique qui me trouble, me charme et m'inquiète en même temps. Ma seule certitude, depuis que je la connais, est que nous notre vie de couple ne tombera jamais dans la monotonie.

De retour dans les bureaux de son agence, elle me fait essayer un ensemble noir de vêtements de sport ajustés, ainsi qu'une cagoule. Si celle-ci dissimule parfaitement ma calvitie, je sais que je vais ressentir un étrange malaise en me séparant, même temporairement, de la casquette grise que j'affectionne tant et qui me protège depuis trente ans.

- « J'ai l'impression de ressembler à un monte-en-l'air !

- Ton vocabulaire est un peu suranné, et il n'est pas question que tu joues à Arsène Lupin : tu n'as le droit d'exercer tes talents de séducteur que sur moi.

- Rassure-toi, je n'ai aucune attirance pour les moines, franciscains ou non.

- Il te faut aussi un talkie-walkie, car il n'est pas question d'utiliser nos portables sur le terrain. Tu peux fixer celui-ci à ta ceinture. J'espère que tu sais t'en servir ?

- Tu sais bien que je suis un peu marin : ce n'est pas bien différent d'une radio VHF, et je connais l'alphabet phonétique international : alpha, bravo, Charlie, ...

- Ce n'est pas le moment d'étaler ta science ! Allons voir si Luigi a trouvé des plans de l'abbaye exploitables. »

L'italien, comme ses collègues, occupe un petit bureau éclairé par une vaste fenêtre et dont les murs sont couverts de photos de paysages italiens et de vieilles affiche de cinéma de son pays, valorisant toutes les plus belles des actrices italiennes. Je le soupçonne d'avoir ainsi contourné l'interdiction de tout affichage « sexiste » ou « machiste » que Pétra ne manquerait pas de prononcer à la moindre attaque, même très indirecte, contre ses convictions féministes.

- « As-tu des plans nous disant comment entrer discrètement dans l'abbaye ?

- Malheureusement non, elle est fermée comme une huitre. Au niveau du sol, les seules ouvertures sont des portes, à coup sûr fermées la nuit, et des fenêtres munies de barreaux. J'ai bien songé aux souterrains, mais leur tracé est incomplet et ils se sont probablement effondrés.

- Fais voir les photos des façades.

Pétra se penche un long moment sur plusieurs photos qui, à mes yeux, illustrent surtout la beauté d'un bâtiment conçu pour être impénétrable sans autorisation.

- C'est clair, il faut passer par les fenêtres des toits du bâtiment central. »

Là, je commence presque à regretter de m'être embarqué dans cette aventure, moi qui ai le vertige rien qu'en m'approchant du parapet du pont de Tolbiac. Pétra, elle, est évidemment une grimpeuse émérite :

- « Je grimperai là-haut pour passer par ... cette fenêtre des combles. D'après le plan, je devrais pouvoir descendre assez facilement jusqu'aux cuisines, et je t'ouvrirai cette petite porte qui est probablement utilisée pour les livraisons.

Là, je me sens mieux.

- Des cuisines, nous pouvons assez facilement rejoindre les chambres des moines, mais je ne vois pas le moyen de les fouiller pendant qu'ils dorment.

- Aucune importance. Les cellules des moines ne m'intéressent pas. Je veux installer des micros dans le réfectoire, le bureau du supérieur et les salles de travail.

- Peut-être aussi dans la chapelle ? Après tout, cette affaire a une dimension théologique.

- OK. Pendant ce temps-là, tu fouilleras la bibliothèque. »

Elle a raison : les livres, c'est mon rayon, et mes compétences universitaires y seront plus utiles que pour effectuer un travail technique d'espionnage.

- « Est-ce qu'on sait si certains moines sont debout la nuit ? »

- Ils respectent les règles anciennes, m'assure notre ami italien, et se lèvent pour prier à minuit et à cinq heures. Les images satellites avec filtre infra-rouge indiquent que quelques points lumineux sont visibles toute la nuit, mais pas toujours aux mêmes endroits.

- Peux-tu hacker leurs ordinateurs ?

- Pas pour l'instant, j'ai trouvé un niveau de protection étrangement élevé. A titre de comparaison, j'ai pu hacker en quelques minutes plusieurs machines d'évêchés ou d'ordres religieux, mais pas de celui-là. J'ai demandé à Sonia de m'aider. »

Cette jeune et superbe blonde a fui l'Ukraine et la pauvreté pour mettre ses talents d'hacker au service de la STASI. S'il y a quelque chose à trouver sur les ordinateurs des franciscains, je sais que ces deux-là le trouveront.

- Puisqu'il n'y a rien de mieux à faire dans l'immédiat, nous partons en repérage aujourd'hui et nous visiterons l'abbaye demain, ou plutôt après-demain entre minuit trente et quatre heures, décide Pétra.